

Première rencontre

« Pourquoi la passe ? Plusieurs raisons à cela. Si je suis lacanienne, je me dois donc de faire la passe. J'ai terminé mon analyse, mais dire que j'ai terminé est difficile du fait de la caractéristique de fin de mon analyse. Ce n'est pas la nomination qui m'intéresse, et aux Forums, il fallait attendre, c'était compliqué, j'ai voulu ne plus attendre, l'essentiel était de la faire, ce n'était pas compliqué à l'APJL. »

« À l'École de la Cause freudienne, j'ai fait une demande de passe en 1998, j'ai fait mon témoignage à deux passeurs. C'est alors que le conflit a commencé : mes passeurs devaient faire leur témoignage mais le nouveau cartel de la passe ne m'inspirait pas confiance, les problèmes ont continué, mon témoignage est finalement resté en suspens. »

« La conclusion de mon analyse a eu un effet sur le symptôme "oubli" : je n'oublie plus mes clés, que je perdais toujours à des moments particuliers, avant un voyage, par exemple : je n'oublie plus mes clés dans la voiture ou mes livres, il reste juste l'oubli des dates. Enfant, j'étais très distraite. "Où as-tu la tête ?", me répétait ma mère, et de ma fratrie je suis la seule tête en l'air. Ma mère qui est décédée cette année à 90 ans a toujours eu très bonne mémoire... »

« La conclusion de mon analyse a eu aussi un effet sur ma position subjective : être dehors *et* dedans, par exemple aux Forums et à l'APJL, ou en politique être ni ici ni là, et là aussi je suis la seule de la famille à être de gauche, mais je ne milite pas, je suis au bord. Je peux aussi donner *et* retenir, j'apparais comme têtue alors que je suis très docile. »

« La terminaison de mon analyse en 1995 m'a aussi permis de me proposer pour des choses importantes, mais j'ai démissionné de l'ECF en 2000, un an après la mort de mon père en 1999, période où j'ai éprouvé un sentiment politique très fort et où j'ai pu supporter tout cela sans trop de maladie. »

« Pour comprendre la fin de mon analyse, il me faut remonter à son début en 1971. Déjà psychologue, je travaillais à l'hôpital dans un service où intervenait un psychanalyste de l'IPA. Il me conseilla alors de faire de la psychanalyse groupale, ce que je fis pendant cinq ans. En 1975, je demande un contrôle à D. ; la première question que D. me pose pour mon premier patient est : divan ou non ? Or, dans mon pays, il n'était pas permis alors aux non-médecins d'être psychanalystes, et c'est en 1977 que l'IPA autorise quelques psychologues à le devenir, moyennant deux cents heures de psychanalyse individuelle, ce que je commence alors. En 1979, mon mari part aux États-Unis, j'interromps mon analyse un an pour le suivre, puis je choisis comme analyste D. en 1981, qui sera ma deuxième analyste de 1982 à 1985. »

« Celle-ci avait repoussé le moment de me prendre en analyse de quelques mois, ce que j'avais interprété comme un : "Tu ne souffres pas trop." Or c'était la première fois que je voyageais seule et j'ai découvert à l'époque que mon mari avait une aventure (après seize ans de mariage) : la souffrance était là. Ma mère disait : "Les hommes sont ainsi." Pourtant je n'ai jamais été jalouse, je faisais complètement confiance, mon mari n'a pas compris que je puisse souffrir bien que n'étant pas jalouse. D. a compris qu'il y avait, au-delà de mon désir de devenir analyste, une réelle souffrance. J'ai alors revu un homme que j'avais connu avant mon mariage, en 1982, c'était ma première transgression. C'est probablement, avec ma souffrance, la deuxième raison pour laquelle elle m'a pris en analyse : être capable d'aller contre la loi de la tradition. »

« En 1985, je ne pouvais plus aller voir D. (pour des raisons matérielles). J'ai arrêté un an, puis j'ai repris de 1986 à 1995 avec un nouvel analyste. C'est en 1994 que se produisit la chute du transfert. Être à l'École, oui, être à l'AMP, je ne voulais pas, alors que mon analyste me répétait d'y entrer. J'ai répondu à mon analyste que je n'étais pas prête, cela a terminé mon analyse avec lui, car il le prenait pour un symptôme et non comme une position éthique. Moi je savais que c'était terminé, mais dans ces circonstances, je lui ai dit mes raisons, lui les siennes, je suis partie et il m'a attendue toute une année. »

« Qu'ai-je appris de mon analyse ? Ma première analyse a été kleinienne et répondait en quelque sorte à une obligation de l'hôpital, j'étais obéissante. J'avais mes deux enfants à l'époque et je me suis sentie capable de leur crier dessus alors que j'étais douce de caractère. L'orientation kleinienne insistait sur le sentiment de culpabilité, la dépression, la mère. Ma mère avait subi plusieurs avortements spontanés à cause d'une réaction négative dans son sang, ce qui ne l'empêchait pas d'être souvent enceinte. À l'âge de mes premières règles, vers 12 ou 13 ans, je me suis sentie coupable de ses avortements, ce que la folie de l'analyse kleinienne interprétait comme le fait que je perdais un bébé comme ma mère. Mon interrogation sur la sexualité était un fantasme voyeuriste. Mon analyste me voyait comme victime de mon mari, qui, lui, ne comprenait pas et critiquait l'analyse. Cela m'a contaminée... »

« Ma deuxième analyse avec D. a été marquée par deux interventions qui m'ont orientée de bien autre manière. Premièrement, son intérêt pour la généalogie m'a permis de réaliser que ma mère était là pour moi quand j'étais enfant, et que c'était autre chose qu'un désir de mort de la mère sur ses enfants quant à ses avortements, plutôt du côté de la vie donc. Deuxièmement, à propos de mon mari, j'ai compris que, quoi que je fasse, il ne le supporterait pas plus et que nous étions deux personnes égales. La fin de l'analyse avec D. a été marquée par des séances courtes qui m'ont bien fait avancer, un rêve et une situation. La situation : mon père, médecin, qui m'avait prêté son bureau, était tombé et souffrait des jambes ; je me suis aperçue que je faisais très attention de ne pas mettre de sable dans l'entrée, de peur qu'il ne tombât, ce qui matérialisait mon angoisse à l'égard de mon père, ou de mon mari aussi bien : "effacer les taches". Le rêve : une maison avec des Arabes, trafiquants d'armes, qui, à l'arrivée de la police, font passer leurs armes par les tuyaux d'évacuation des lavabos, avec les eaux usées. Ce rêve que je savais important se termine en cauchemar, avec une angoisse que je n'ai pas eu le temps de travailler. »

« Avec mon troisième analyste, le transfert a été rapide, plus important que l'analyste lui-même qui a bien fait son travail, sauf à la fin, et avait une certaine liberté, une bonne position jusqu'à ce qu'il soit rendu un peu fou par l'AMP. Un rêve : une femme, moi ou non, habillée comme une gouvernante, avec des clés, signifiant important qui me renvoie à mon premier souvenir infantile : je suis dans le jardin de la maison, accroupie, je fais caca et je mange de la terre, mon père m'appelle Toni ; j'avais l'instruction de ne pas manger de la terre, je finis dans la baignoire où il y avait du sang des règles de ma mère, d'où une angoisse et un besoin de vérifier s'il n'y a pas de sang dans les bains. »

« Ma mère : j'avais enfant comme symptôme une constipation fréquente. Or ma mère était infirmière et mon père médecin, mais comme mon père n'intervenait pas et qu'on ne me donnait pas de fruits, ma mère me faisait des lavements au savon, dans la baignoire de la maison. La marque du savon évoquait le mot « clé ». Je priais en même temps parce que c'était horrible, mais le bain restait quand même un moment de plaisir, de jeux. Ma sœur me traitait de capricieuse et disait : "Si tu dis des grossièretés, je te lave la bouche au savon", d'où mon angoisse de ne pas dire de grossièretés. Il arrivait que ma mère m'enferme si je disais des grossièretés, et vers 5 ou 6 ans mon caractère a changé complètement. Je m'enfermais souvent dans les toilettes sans faire exprès et on n'arrivait jamais à m'en faire sortir. »

« Mon père : un deuxième souvenir, mon père m'avait acheté une encyclopédie, *Le trésor de la jeunesse*, il l'avait recouverte de papier cellophane que je jetai à la poubelle. J'étais très proche de mon père ; ma proximité avec lui, c'est devenu le savoir, il avait des livres médicaux en français, s'intéressait à la musique, à la culture. Quand

j'ai eu 6 ans, nous sommes partis sans mon père pendant dix mois, il écrivait beaucoup, nous aussi. J'ai été opérée de l'appendicite deux mois après par un ami de mon père. Ainsi, mon père qui me donnait un sentiment de sécurité, de protection, est associé à ma première idée de la mort par le biais de l'odeur de l'éther, c'est pourquoi je dormais avec toutes mes poupées autour de moi. Je me souviens d'une fantaisie de l'époque qui a duré : une femme vêtue de blanc passe, avec un sillage blanc, dans la rue, ce que je référais au film *Le troisième homme* et que mon premier analyste reliait aux avortements de ma mère. »

« La mort : j'ai cru, à la naissance de mon frère en 1952, que ma mère allait mourir, car elle était très fatiguée. Comme elle tenait ses valises prêtes pour aller à l'hôpital et que je lui demandai si elle allait mourir, elle me répondit : "Il faut que les valises soient prêtes", ce que je reçus de manière très angoissante comme une métaphore de la mort. À cette époque, je ne savais pas comment on faisait les enfants, et comme je lui posai la question, elle m'orienta vers mon père qui m'expliqua comment naissent effectivement les enfants en omettant la relation sexuelle. »

« J'avais quelques symptômes infantiles : des difficultés en mathématiques, une difficulté à dormir, des petits phénomènes d'angoisse. À 13 ans, avec la naissance de mes seins, mon père me dit : "Tu deviens une petite femme." Un rêve : je suis sur une place, dans une serviette blanche, il y a une fête, un homme me touche les seins, pourtant j'ai le désir d'aller sur cette place et découvrir la sexualité. De fait j'ai plutôt repoussé la rencontre sexuelle, j'ai rencontré mon mari à 19 ans, me suis mariée à 22 ans, et ma sexualité a été très bien ; mais comme j'étais ignorante, je pensais qu'on ne pouvait avoir mieux, et lui non plus, catholique, n'avait pas d'expérience sur ce plan ; j'étais très amoureuse. J'ai eu ensuite une bonne relation avec mes garçons. »

« Mon mari : en 1994, il est devenu silencieux, j'étais dans la position de chercher à lui plaire tout le temps, de le soutenir, et c'était un bon père, mais je ne savais plus quoi faire. Je ne voulais pas le quitter, mais il est parti de la maison sans explication en laissant un papier : "Je m'en vais, c'est difficile pour tous les deux." Après trois ans on a pu parler, nous ne sommes d'ailleurs pas divorcés, mais je suis bien toute seule. »

« Je n'ai pas fait beaucoup de rêves en analyse, mais à la fin, j'ai fait beaucoup de petits rêves, des rêves de détachement, notamment autour du livre de Bowlby, *Perte et séparation*. Un rêve m'a fait travailler le *de* car je m'appelais "de ..." de 1977 à 1994, date à laquelle j'ai recommencé à signer de mon nom de jeune fille, nom de mon père, où j'ai arrêté de donner, offrir et retenir à la fois. Ma relation à mes enfants, leur départ, la mort, la relation à l'autre, tout cela a été touché par l'analyse ;

1. Nom du mari.

je me sens plus belle, même si au départ de mon mari j'ai rêvé que j'avais besoin de lui mais qu'il s'en allait. Ma relation avec lui était aussi de l'ordre du dedans *et* du dehors à la fois. »

Deuxième rencontre

« Pour ma première passe à l'ECF, un rêve, associé à l'essai de Sade *La philosophie dans le boudoir*, m'a amenée à la passe, comme si l'Autre me demandait quelque chose. Cette fois, en 2004, quand j'ai fait ma demande, j'ai fait un rêve angoissant : je suis entre deux villes, ni l'une ni l'autre, et je ne sais pas où je suis enregistrée, sur une liste ou sur l'autre. »

« Puis récemment, après avoir vu le premier passeur, un autre rêve dans lequel je joue au piano "La vie en rose". Je n'ai pas eu de trauma, mon père est un bon père, ma mère une bonne mère, j'ai de bons enfants, j'ai eu un bon mari, je ne pensais pas devoir faire une analyse parce que ma vie est normale, je n'ai pas vécu de choses terribles, je ne pensais même pas pouvoir être psychanalyste lors de ma première analyse. »

« Mais il m'est arrivé une chose en 1991 : je visitais un musée national en Grèce, riche en objets et céramiques antiques, lorsque je ressentis un choc, une émotion, comme un excès, me ramenant au moment où je ramassais les ordures et à mon rêve des Arabes. Ce fut un moment unique où je me mis à pleurer sur le seuil du musée. Je dus sortir, et, comme dissociée, j'achetai le livre du musée et me calmai à sa lecture. Il y avait tout dans ce livre, des objets anciens, détruits, le savoir, qui me fut donné par ma mère et mon père, et des choses oxydées (or je fais une collection de *clés* oxydées), percées, des céramiques abîmées. Je me dis qu'il y avait quelque chose de moi ici, et cet excès s'est alors calmé. J'avais perdu quelque chose que j'avais en excès, comme la sexualité qui était pour moi exubérante quand j'étais amoureuse, exaltée, j'avais l'orgasme très facile comme si je jouais du piano, je pensais pourtant que ce n'était pas suffisant. Amour ou savoir, il me fallait donner plus et à partir de là cela s'est pacifié, quelque chose a été coupé. »

« Mon histoire : à ma naissance, ma mère était sur le point de mourir et on lui a donné une carte religieuse qui représentait une sainte. Ma mère a alors pensé que si elle vivait, et moi aussi, elle me prénommerait du nom de cette sainte, mais mon père m'a déclarée autrement. Je me suis identifiée non pas à cette sainte mais plutôt à une reine décapitée. Après mon voyage en Grèce, j'ai d'ailleurs fait un rêve : j'arrive dans une chambre où se trouve une femme sans tête vêtue à l'ancienne. "Où as-tu la tête ?" L'oubli me ramène à la mort, à la disparition. Pendant cette période d'analyse, je me suis aperçue que je ne pouvais plus compléter l'Autre, mon mari, ma mère, mes

enfants. Dans mon travail avec les enfants, j'ai eu l'occasion de faire un rêve où un enfant tombe par la fenêtre et je cours le chercher, en morceaux par terre (séparation égale enfant comme réparation) : je suis devenue plus libre avec les enfants, je peux écrire un livre. D'ailleurs c'est le livre *Enfant perdu sans collier* qui m'a donné envie de faire psycho ; mon père m'a alors offert les livres de Freud. Il m'avait aussi offert un livre de Cronin, *Les clés de mon royaume* (d'où le signifiant "clé" référé à mon père), dans lequel je m'identifiais à travers saint Pierre, de manière héroïque, à l'institutrice, la gouvernante, pour sauver le monde dans une mission sacrificielle héroïque, ce qui me ramène à la religiosité de ma mère. »

« Quant à ma sœur et mon frère, je n'étais pas comme ils le voulaient. J'étais la deuxième sœur. La petite est très catholique, l'aînée est très disciplinée, rigide, elle a été ministre, mais aucune des deux n'est mariée. Mon petit frère est ingénieur, studieux, droit, je sentais bien que je n'étais pas pareille, dedans et dehors... »

« À l'ECF, quand j'ai démissionné, on a dit des choses terribles sur moi, cela a été difficile. En 1985, j'avais été nommée AME avec angoisse et surprise et je ne connaissais pas grand-chose là-dessus. Ma seule réponse a été de travailler. Je ne me suis jamais dite analyste malgré ma nomination et j'étais toujours surprise de penser qu'un enfant était en analyse avec moi. »

« Est-ce que je peux dire que mon analyse est terminée ? Je sais que quand une analyse est terminée, un enfant ou un adulte le sait, il y a chute du transfert et la personne s'en va (par exemple, un enfant que j'avais en analyse est parti puis revenu dix ans après dire quelque chose puis est reparti). Mais moi j'ai du mal à dire "adieu, c'est terminé" à quelqu'un, mais si quelque chose peut soutenir mon témoignage, depuis 1991 à aujourd'hui, il faut que je le sorte, et ça c'est la poubelle, les ordures, les papiers des livres, le cloaque. Je sens que quelque chose se termine là, que je peux écrire un point final, et ça c'est très fort, un désir que je ressens maintenant, que je n'avais jamais eu, comme une *force de plus*, que j'avais quelque chose à dire. »

« Mon fantasme : dedans *et* dehors, ramasser les ordures, donner l'objet et le retenir, a cédé. Maintenant je donne l'objet : dedans *puis* dehors. Le sang dans la baignoire, les avortements de ma mère et la théorie cloacale de la sexualité m'ont longtemps retenue. Le fantasme de la femme blanche qui passe vers l'âge de 6 ans correspond, je l'ai appris lorsque j'étais mariée, à une aventure de mon père qui a dû choisir : l'aurais-je compris ? La femme est de toute façon pour moi comme un excès. »